

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre de GOTTRAU

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 13-16

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# CHRONIQUE DU COLLEGE

« Nos lecteurs s'étonneront-ils de ne pas trouver, dans les « Echos » de ce mois, la chronique traditionnelle ? Si oui, nous faisons appel à leur indulgence en les invitant à considérer la situation « tragique » du chroniqueur. La neige blanche, les skis parlent un langage plus passionnant que la composition d'une chronique. »

Ainsi commençait, le mois passé, un article des « Echos », qu'en son évidente malignité, personne ne s'étonne de voir signé : F.-M. Bussard. La situation du chroniqueur était bien loin d'être tragique, puisque la chronique dûment expédiée, avait fait anti-chambre sinon dans un sac postal, du moins dans la cellule du rédacteur. Elle l'était d'autant moins encore qu'il s'avéra parfaitement possible de concilier le ski et la rédaction d'un article puisque le prolix M. Bussard lui-même avoue, dans un accès de sincérité, avoir chaussé des skis et être descendu les pentes enneigées. Car, ajoute-t-il, dans notre monde fou, il faut se préparer au pire afin de n'être pas surpris (de l'usure des fonds de culotte, sans doute !)

Ces considérations d'ordre particulier vous font languir, je gage. Aussi j'en viens immédiatement à la revue des faits sail-lants du collège.

Les éclats sonores de la Ste Cécile tremblaient encore aux vitres du réfectoire que d'autres déflagrations non moins flagrantes que celles des trombones ébranlaient les façades du collège. Ce n'était plus cette fois un chahut organisé (trop organisé, remarquait Pierrot Louis non sans mélancolie), mais un fracas de bombes, ce qu'assurait Pellissier toujours prodigue de nouvelles sensationnelles. Et afin d'ajouter plus de poids à ses dires, il laissa tomber la poire (de lampe) qu'il dévissait en vue de l'obscurcissement. Inclignons-nous, messieurs, devant le dapiste du dortoir que chaque soir, à l'heure où passe le bonhomme de sable, nous voyons en pyjama rose dresser une main interminable vers l'ampoule électrique, telle une vestale sacrée ou la statue de la Liberté.

Au milieu de l'effacement général, on entendit une voix, celle de Gentinetta, délicieusement calme et sereine : « Messieurs les Anglais, c'est à vous de tirer. » Nul doute que cette réminiscence historique ne portât sur le silence inusité des forts de Savatan. Le danger pourtant n'était guère sérieux. Quelques fusées éclairantes étaient tombées au Bois-Noir sans causer d'autres dégâts que le bris d'une poire et l'ahurissement d'un dapiste.

Alors que les lampes s'étaient éteintes une à une, M. Delaloye aperçut un soir une lueur suspecte dans la chambre de Bilat. Une telle dérogation aux règles de l'obscurcissement méritait un juste châtement. L'affaire eut été close par les sanctions ordinaires, le renvoi du dortoir et les trois cents lignes traditionnelles, si la victime, réveillée en sursaut, ne s'était défendue avec l'énergie du sommeil interrompu.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais il m'est impossible de lire sans lunettes.

Décidément le cas s'aggravait, le délinquant péchait par une mauvaise foi évidente quand Bilat vit la lune dissimuler sa pâleur derrière la lucarne mal close.

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »

Une grande animation animait le collège, le 1<sup>er</sup> décembre. Pensez, il s'agissait de savoir si le droit de vote devait être accordé aux femmes comme la question était débattue à Genève. Deux partis se formaient : les avancés, avec les leaders Grognuz, Ayer et Gigandet penchaient en faveur du projet de loi tandis que Bessero manifestait bruyamment contre ce vote inique (et pour cause !), que Paratte parlait d'esclavage, que Darani annonçait à qui voulait l'entendre qu'il ne se laisserait jamais mettre sous la « pantoufle » ; Geinoz, lui, se contentait, et c'était suffisant, de se vriller les tempes de son index tendu avec un air qui ne pouvait faire aucune dupe sur la couleur de ses opinions.

Pendant plus d'une semaine, Humanités se livra à des actes de terrorisme qui rappelaient les essais de terrorisation pratiqués en leur temps par les « Pieds Nickelés ». M. Viatte, terrifié par l'explosion d'un pétard, ne quitta plus sa chambre de toute une journée et M. Michaud oublia d'enfermer ses élèves après la classe suivant une coutume déjà ancienne.

Le lendemain, jour de l'Immaculée Conception, réconcilia heureusement tout le monde. Le sermon fut prêché par M. l'abbé Petrei que plusieurs anciens avaient connu au collège quand il fréquentait la classe de Physique. Le film, offert par la Congrégation, que tout le monde attendait avec impatience, conquit les plus sérieux chanoines. Chacun applaudit aux prouesses de « Narcisse » et en rêva la nuit, Gonzague d'aviation et Néné... d'amour.

Cependant la neige avait recouvert la vallée, entraînant avec elle les inévitables batailles de boules de neige. Elles atteignaient leur maximum d'intensité lorsque les surveillants, plus ou moins stoïques, suivant leur nature, s'en mêlèrent pour faire face à la horde des Petits et des Grands.

Toutes ces fêtes, toutes ces joies ne faisaient pas oublier la fin d'un long trimestre. Une fièvre s'emparait des esprits à la vue des petits carrés de papier qui annonçaient la préparation des billets collectifs ; tel indiquait Lausanne, tel autre Zurich. Tout le monde s'écrasait contre l'affichoir.

Les examens arrivèrent, les valises aussi, et pendant que professeurs et surveillants prodiguaient leurs ultimes recommandations, M. Grandjean songeait aux catastrophes possibles d'un hiver extrêmement rigoureux.

Ainsi finit un trimestre, ainsi finit une année.

Pendant les vacances, les sociétés du collège ne restèrent pas toutes inactives. Les scouts-routiers campèrent en Gruyère, dans un chalet « inodore » (ce fait, assez rare en montagne, fut relaté dans les annales du clan). Douze joyeux gars menant une vie simple et fraternelle, voilà ce que fut ce camp. Ils avaient aussi un aumônier, M. Deschenaux, dont l'entraîn n'eut d'égal que

l'appétit. Dirai-je sa devise ? Sa réputation en serait trop mal assise. Ne pensez pas non plus qu'une immense partie de plaisir composa tout le camp ; vous vous tromperiez grossièrement. Le scorbut ravagea Bilat, une avalanche faillit emporter Mômô, Michel et Gotz, et le « gros Mich » dormit dans un moisé.

Les mêmes démonstrations d'amitié qui saluèrent le départ ponctuèrent la rentrée. Chacun prétendait avoir passé les meilleures vacances. Le hall, les corridors retentissaient de « fantôme », de « bonnard ». On accordait une concession minime à son voisin et l'on reprenait : « Oui, peut-être, mais ce qui était « formid » chez moi, c'était, etc.... » Je vous fais grâce du reste que vous connaissez certainement. Vous raconterai-je les miennes ? Elles étaient si « fantômes » et tellement « bonnard » !

A table, les discussions s'engagèrent avec un intérêt nouveau. Il y a tant de choses à raconter. Beaucoup ont abandonné leurs idées ou ce qu'ils croyaient tel, pour adopter celles de leurs parents et connaissances. Quant aux dernières informations de guerre, elles ont été puisées à des sources éminemment autorisées. Les mettre en doute, surtout celles de Mômô, dites avec un sérieux imperturbable, provoquerait une indignation difficile à apaiser.

Les Petits discutent eux aussi politique et Tommie, l'Américain, comme Roosevelt, n'entend pas rester neutre. « Je suis masculin » affirme-t-il, au milieu de l'hilarité générale.

Le 6 février, le Lycée et Rhétorique profitèrent du passage de Louis Jovet à Martigny pour aller l'applaudir. Le grand comédien dirigea sa conférence sur les éléments du théâtre : l'illusion, l'action et la poésie dramatique, éléments qu'il illustra par des actes tirés de « L'école des femmes » de Molière et d'« Ondine », de Giraudoux. Pour ne pas appuyer gauchement sur l'ouverture de vues qu'offre une telle conception du théâtre, je me bornerai à signaler la haute expression dramatique qu'atteignirent les incomparables Jovet et Madeleine Ozeray ; l'ingénuité et la grâce enfantine d'Agnès, l'émotion et la sourde rancœur d'Arnolphe, les admirables passages d'« Ondine ». Il faudrait pouvoir s'étendre plus longuement là-dessus, car ainsi que le dit Mauriac « on ne peut rien dire dès que l'on ne peut tout dire ».

Durant les beaux jours qui suivirent la rentrée, on parlait avec éloquence du congé des sports, la neige, le soleil y engageaient. Mais Monsieur le Directeur, attendant des conditions atmosphériques ou catastrophiques plus favorables, resta sourd à toute suggestion. Ce fut un étrange cortège que celui du congé et qui vraiment tirait des larmes aux plus insensibles ! Physique explorée, menait le deuil, Ayer, Bessero, Grognez, Allet tenaient les cordons du poêle, tandis que le collègue *in corpore* reniflait bruyamment, surtout Gentinetta, que Gonzague, thuriféraire improvisé, balançait une pancarte où l'on lisait :

« Ci-gît sous ce drapeau bicolore  
Le congé des Sports que déplore  
La classe de Physique,  
L'ainée de la boutique. »

On trouva, pour nous faire prendre patience, le moyen de fêter M. Peiry. Carnat remplit le tableau noir d'un dessin magnifique, ma foi ! auquel il ne manquait que la toile pour devenir un chef-d'œuvre. Les Rhétoriciens B le baptisèrent « Les Jeux du cirque », ou « Il était... sur son char », titres éminemment évocatifs. Tant de belles choses ne retinrent pas au collège tous ceux qui avaient le privilège de les contempler : les disciples de M. Peiry disparurent de la circulation interne tout l'après-midi et le soir la fondue leur pesait sur l'estomac.

Puis les membres du Conseil de l'Instruction publique nous convièrent à défiler, classe après classe, devant leur cénacle. C'était les 18 et 19 février. L'après-midi de ce dernier jour, j'en sais qui flairaient la « Journée du Général » et trouvaient maints prétextes pour sortir de classe afin de lire à l'affichoir l'avis classique : « Demain, congé ». M. le Recteur eut la cruauté d'impatienter les curieux — il n'y avait pas que des élèves — jusqu'à 4 heures 25, avant de placarder le formulaire libérateur. D'autres indications eussent été superflues : la reconnaissance allait autant à M. le Recteur qu'au Général.

Le même soir, les Lycéens assistèrent à la projection de films : « La varappe au Salève » et « L'expédition suisse au Groenland », commentés par celui qui les avait tournés, M. Roch, chef de la mission suisse à l'Himalaya. Les vues admirables qui passèrent sur l'écran avaient été prises dans des conditions particulièrement difficiles, ce dont n'avait plus l'air de se douter M. Roch qui, d'une voix simple, mais prenante et chaude, enchantait son auditoire.

Le lendemain arriva enfin. Les Lycéens et une partie des Grands montèrent à Bretayes en vertu d'une tradition déjà ancienne. M. Zarn, magnifique de verve — dans le train il n'aurait cédé sa place à personne — dissimula bientôt sa satisfaction derrière un jeu de cartes. M. Roger Gogniat retrouva sa forme, Hausammann et Fleury leurs pointes enfoncées dans la neige, et Buclin, terrifié par la vitesse du monte-pente, parvint après beaucoup d'efforts à ne plus tomber que deux fois... à la montée.

Les autres skieurs grimperont bravement à l'assaut des Giettes sous la conduite de M. le Directeur, assisté de MM. Terraz, Guélat et Farquet. M. Jacomet les rejoignit plus tard. Quant à M. Défago, un gracieux cordon bleu noué autour du cou — il ne passait pas la taille — attendait son monde le pied ferme, brandissant d'une main des bols et de l'autre un immense pot de thé.

Les Grand-piétons, emmenés par MM. Delaloye et René Gogniat, se firent respectivement rincer à Troistorrens et à St-Triphon, tandis que les Petits dévalisaient les pâtisseries de Bex à la suite de M. Joseph Putallaz.

Gérard Delaloye, Schöffler et Théo Weber se fièrent assez au foehn qui avait soufflé pendant la nuit pour se rendre en vélo à Villeneuve. Mal leur en prit car la pluie empêcha leur retour. Ils s'estimèrent donc heureux de pouvoir rejoindre à Martigny le reste du Lycée que M. Surdez y avait entraîné.

Et maintenant nous n'avons plus qu'à attendre le prochain congé : à Carnaval.

Pierre de GOTTRAU, Rhét.